

Désillusion romanesque

Danielle Roger, *Le manteau de la femme de l'Est*, Montréal, Les Herbes rouges, 1998, 102 p.

Alain Beaulieu, *Le dernier lit*, Montréal, Québec/Amérique, 1998, 218 p.

Yan Muckle, *Le bout de la Terre*, Montréal, Boréal, 1998, 282 p.

Marie-Claude Fortin

Numéro 91, automne 1998

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37952ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Fortin, M.-C. (1998). Compte rendu de [Désillusion romanesque / Danielle Roger, *Le manteau de la femme de l'Est*, Montréal, Les Herbes rouges, 1998, 102 p. / Alain Beaulieu, *Le dernier lit*, Montréal, Québec/Amérique, 1998, 218 p. / Yan Muckle, *Le bout de la Terre*, Montréal, Boréal, 1998, 282 p.] *Lettres québécoises*, (91), 17–18.

Danielle Roger, *Le manteau de la femme de l'Est*, Montréal, Les Herbes rouges, 1998, 102 p., 14,95 \$.

Alain Beaulieu, *Le dernier lit*, Montréal, Québec/Amérique, 1998, 218 p., 19,95 \$.

Yan Muckle, *Le bout de la Terre*, Montréal, Boréal, 1998, 282 p., 24,95 \$.

Désillusion romanesque

Des personnages attachants que l'on retrouve chez Danielle Roger et Alain Beaulieu et que l'on découvre pour la première fois chez Yan Muckle.



ROMAN
Marie-Claude Fortin

ELLES ONT DES AIRS DE FAMILLE, les héroïnes des livres de Danielle Roger. Elles ont des voix qui se ressemblent, graves, rauques, des voix de nuits blanches. Elles n'ont pas la vie facile, ont des amours qui vont claudiquant, rament pour survivre, les poches souvent vides, habitant des quartiers gris, de petites chambres d'hôtel miteux, des appartements tristounets. Mais elles sont infiniment attachantes, et on les retrouve, chaque fois, avec bonheur.

Une plume incisive

Elle ne fait pas exception, la narratrice du *Manteau de la femme de l'Est*, dernier roman de l'auteure de *Petites fins du monde et autres plaisirs de la vie*, qui déambule dans des rues maussades de la ville, laissée-pour-compte de l'amour, cherchant à baliser son chemin de refuges où aller partager sa solitude avec d'autres. L'appartement d'un concierge trop gentil pour ne pas connaître un destin tragique ; un café où elle revoit les mêmes visages blêmes, le même chien vêtu d'un absurde chandail de hockey ; un journal où elle peut chercher, à la page des annonces classées, un peu d'espoir de bonheur et, avec un peu de chance, un « un-et-demi tout compris ».

C'est avec la fin d'un amour que débute *Le manteau de la femme de l'Est*. Une rupture humiliante, qui laisse la narratrice sans abri, avec pour tout bagage un manteau de fourrure, un lourd manteau d'un luxe absurde, souvenir de l'amant qui ne l'aime plus. « Bien sûr, ce n'est pas mon premier naufrage, raconte-t-elle. J'ai connu pire, mais je vieillis et je suis fatiguée de ce genre de vie. À vingt ans c'est poétique, à trente ans c'est courageux, à quarante ans c'est déplacé. »

Alors, elle se fouette un peu. Cherche avec l'énergie du désespoir à se refaire une vie digne de ce nom. Va même jusqu'à consulter les agences de rencontre et, quand les déceptions sont trop cuisantes, à se soûler au café Les Misérables. Jusqu'au jour où une sorte d'instinct la pousse à commettre un acte insensé : voler à une femme son manteau. Un manteau qui lui rappelle la belle, pauvre et digne héroïne d'un film qu'elle a vu il y a longtemps. En revêtant ce manteau qu'elle imagine être celui d'une femme de l'Est, une femme dont la misère est plus acceptable du fait qu'elle est, là-bas, le lot de tout le monde, sa misère à elle lui paraît, sinon plus douce, du moins plus acceptable.

Quand j'ai vu la femme entrer au café avec ce manteau, j'ai pensé : voilà ce qu'il me faut. Voilà l'image de la mi-

sère noble. [...] Bientôt, je n'aurai plus peur d'aller à la banque et je serai bien contente de ne pas devoir faire la queue pour obtenir des patates. J'achèterai du riz, des spaghettis, du fromage, des soupes en enveloppe. Et surtout, je marcherai la tête haute.

Dans ce très court roman, tout le talent de Danielle Roger s'épanouit. On y retrouve avec joie sa plume incisive, la sobriété de son style, son sens de la dérision et son affection pour toutes celles que la vie n'a jamais gâtées.

Crime et châtement

Deux ans après *Fou Bar*, un premier roman plutôt habile, qui nous faisait suivre le parcours d'une bande d'amis ayant leurs quartiers à Québec, Alain Beaulieu revient à la charge avec *Le dernier lit*. Un sombre suspense où s'affrontent le bien et le mal, le plaisir et la culpabilité, dans un combat machiavélique qui risque d'en surprendre plusieurs.

Amis de longue date, Charles, peintre, et Victor, écrivain, partagent de douloureux souvenirs. Véronique, avec qui ils formaient un harmonieux trio amoureux, est morte il y a plusieurs années des suites d'un tragique accident. C'était en mai 1980, ils avaient dix-huit ans et de grands rêves, tous les trois s'apprétaient à hisser le drapeau du Québec sur le toit du bureau de poste de la rue Buade (« où flottait avec arrogance l'unifolié canadien »), quand elle a fait une chute mortelle.

Après l'accident, Charles n'a plus jamais aimé comme il avait aimé Véronique. S'il a recommencé à peindre, la joie, la passion l'ont quitté. Victor, lui, a laissé tomber son roman et vendu son âme à une agence de publicité, s'étourdissant, le soir, dans les bars et dans la drague, multipliant les aventures, mû par un besoin de se perdre dans la pratique d'une sexualité débridée et insatiable.

C'est d'ailleurs après avoir passé, dans un motel minable, vingt-quatre heures avec deux prostituées qu'il se fait littéralement kidnapper par un fou furieux sorti de nulle part qui semble connaître tous les détails de sa vie. L'homme le ligote sur un lit, invoquant Dieu et le diable et entendant bien le punir pour avoir sombré dans la luxure, causé la mort d'une innocente et profané à maintes reprises le nom de Dieu.

Charles et Solange, la dernière flamme de Victor, partiront à sa recherche. Et c'est en parallèle que nous suivrons leurs récits, accompagnant les premiers dans leur enquête, et le second, attaché sur ce lit qui risque bien d'être son dernier, affaibli, affamé, étourdi par les délires mystiques de son bourreau.

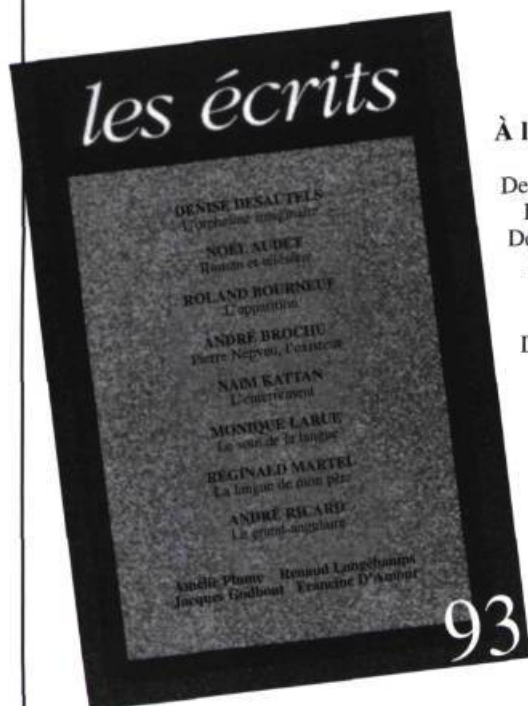
DANIELLE ROGER
LE MANTEAU
DE LA FEMME DE L'EST
LES HERBES ROUGES / ROMAN



les écrits

La doyenne des revues littéraires au Québec

Fondée en 1954 par Jean-Louis Gagnon, la revue *Les écrits* – connue auparavant sous le titre *Écrits du Canada français* – a publié des textes inédits de nombreux écrivains importants du Québec et de la francophonie.



À lire dans *Les écrits* 93

Des poèmes de
Renaud Longchamps
Des récits de
Francine D'Amour,
de Denise Desautels et
d'Amélie Plume
Des nouvelles de
Roland Bourneuf, de
Jacques Godbout et
de Naïm Kattan
Des essais de
Noël Audet, d'André
Brochu, de Monique
LaRue et de Réginald
Martel
Un journal intime
d'André Ricard.

EN VENTE DANS TOUTES LES LIBRAIRIES. LE NUMÉRO : 10 \$.

BULLETIN D'ABONNEMENT

ABONNEMENT D'UN AN (TROIS NUMÉROS) :

RÉSIDENTS DU CANADA : 25 \$
INSTITUTIONS : 35 \$
RÉSIDENTS DE L'ÉTRANGER : 35 \$

NOM _____

ADRESSE _____

VILLE _____ CODE POSTAL _____

TÉLÉPHONE _____

Ci-joint, chèque ou mandat à l'ordre de *Les écrits*.

À retourner à l'adresse suivante :

Les écrits
5724, CHEMIN DE LA CÔTE SAINT-ANTOINE
MONTRÉAL (QUÉBEC) H4A 1R9

Suspense bien mené, malgré quelques longueurs (les monologues du dément s'éternisent un peu trop), il y a, dans *Le dernier lit*, une métaphore assez habile sur la fin d'une époque, celle de l'après-référendum, du choc et des rêves brisés, des espoirs perdus de toute une génération.

La vie d'artiste

Un comédien, une poète, un photographe, ce sont aussi des artistes, du moins en devenir, qui peuplent *Le bout de la Terre*, de Yan Muckle, un nouveau venu dont le premier roman, remarquable par l'assurance de l'écriture, par la beauté du style, a été l'une des belles révélations du printemps. Ils sont arrivés à l'âge des grandes décisions, celui de choisir sa voie, passage obligé vers l'âge adulte. D'abord Alexis, narrateur attiré, qui s'est découvert une vocation pour le théâtre. Puis Sarah, celle qu'il aime et qui rêve, elle, de devenir poète. Enfin, Pietro, leur meilleur ami, drôle d'oiseau incapable de se poser, passant son temps à fuir en voyage. Alexis entre à l'école de théâtre avec ses illusions, et en ressort avec fracas, avant terme, brisé et totalement désillusionné. Sarah poursuit difficilement ses études littéraires et s'éloigne de plus en plus de son amoureux dont elle ne s'explique pas le comportement. Pendant que Pietro découvre l'amour au Venezuela, eux cherchent désespérément à s'épanouir sans nuire à l'autre, conscients que leur jeunesse leur glisse entre les doigts et que le monde qui les attend n'a rien à leur offrir.

Roman initiatique, *Le bout de la Terre* exprime magnifiquement la douleur de vivre de ces jeunes adultes embarqués sur un navire qu'ils ne contrôlent plus, et qui préfèrent se saborder, comme ces pirates « qui sabordent leur propre navire avant d'en aborder un autre, pour ne pas se laisser le choix... ».

Les meilleurs nouvelliers publient dans

XYZ

La revue de la nouvelle

1 AN / 4 NUMÉROS (T.T.C.)

Individu	Institution
Canada 20 \$	Canada 25 \$
Étranger 25 \$	Étranger 30 \$

2 ANS / 8 NUMÉROS (T.T.C.)

Individu	Institution
Canada 35 \$	Canada 45 \$
Étranger 45 \$	Étranger 55 \$

3 ANS / 12 NUMÉROS (T.T.C.)

Individu	Institution
Canada 50 \$	Canada 70 \$
Étranger 70 \$	Étranger 80 \$



Nom _____

Adresse _____

Ville _____ Code postal _____

Tél. _____

Ci-joint: Chèque Mandat postal

MasterCard Visa

No _____ Exp. _____

Signature _____ Date _____

XYZ. La revue de la nouvelle 1781, rue Saint-Hubert, Montréal (Québec) H2L 3Z1
Téléphone: (514) 525.21.70 • Télécopieur: (514) 525.75.37
Courriel: xyzed@mlink.net